

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Sirupeux

Jean-Marc Limoges

Number 319, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89431ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Limoges, J.-M. (2018). Review of [Sirupeux]. *Liberté*, (319), 63–65.

Tous droits réservés © Jean-Marc Limoges, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Sirupeux

JEAN-MARC LIMOGES

« Il n'a pas de nom ce pays que j'affirme et renie au long de mes jours »

JACQUES BRAULT, SUITE FRATERNELLE

Le documentaire de Francis Legault sur « notre » sirop instruit, fait rire, émeut. Les images qu'il nous offre sont belles; l'image qu'il offre de nous l'est encore plus. On peut, pour s'en convaincre, se rappeler l'ovation qu'on lui offrit lors de sa première, aux Rencontres internationales du documentaire de Montréal (RIDM), en novembre 2017. Prenez Gilles Vigneault, notre chanteur national, et Fred Pellerin, notre conteur de village, tirez-leur une bûche et faites-les jaser de leur érablière. Dès lors, ils vous parleront du pays, de la langue, de l'identité. Car le sirop d'érable, ici, est un prétexte permettant de parler de notre histoire, de notre société, de nos mœurs et même de l'éducation, du capitalisme, du réchauffement climatique. En cela, le documentaire de Legault fait mouche. Mais c'est quant au sens qu'il injecte dans la *canne* qu'il doit éveiller des soupçons. Ce documentaire a plu parce qu'il a su flatter notre *casse* de coureur des bois dans le sens du poil et présenter une image, non qui nous ressemble réellement, mais à laquelle nous nous complaisons à ressembler. Travailleurs, patients, résiliants, humbles, généreux, pacifiques, désintéressés, festifs, têtus... telle est l'image que nous tend, dans sa flaque sirupeuse, cette œuvre flagorneuse.

Les premières images nous présentent Fred Pellerin (pèlerin?) s'embarquant dans un sentier enneigé, armé de bidons et d'un vilebrequin. Il entaille, comme un seul homme, débonnaire et besogneux, les érables qui l'exhortent par leur stature et l'encouragent par leurs promesses. On cadre au plus près chacun de ses coups de marteau et entrecoupe ses actions de plans larges, le situant à l'extérieur de toute ligne des

tiers, de façon à le perdre dans l'immensité de la forêt, à souligner sa petitesse, la modestie de son geste, et donc, sa vaillance et sa détermination. Chaque entaille sera consciencieusement répétée, mais non sans une certaine allégresse que procurera la « symphonie » des gouttes s'abattant obstinément dans les récipients. Et on raccordera ces plans d'ensemble sur les précieux « diamants » qui s'écoulent de ces troncs noueux gorgés de sève, en petite profondeur de champ et en très gros plans, afin de nous persuader de leur valeur. Chaque goutte est précieuse et occupe, à l'écran, plus de place que l'ouvrier permettant de les extraire. Fred parle de l'« humilité » de cette goutte, recourant ainsi à une métonymie qui consiste, au fond, à dire l'humilité de l'artisan qui aura peiné si fort pour récolter si peu.

La petite Adèle – plus habile avec la langue que certains professionnels aux formules surfaites ou alambiquées – l'exprimera avec une joviale candeur: « C'est toujours étonnant de voir la quantité d'eau que tu ramasses et le peu de sirop que tu fais. » On recueille – péniblement, mais humblement – l'eau qui s'égoutte et on doit – longuement et patiemment – la faire bouillir. On passe alors à un acériculteur qui exemplifie la blanche remarque en récitant ses chiffres en gallon. Puis, on retrouve Fred, ahanant, portant ses seaux à bout de bras, s'enfonçant jusqu'aux genoux, renversant malencontreusement quelques gouttes. Sa maladresse tordra les viscères. Au terme d'un montage syncopé, on remarquera d'ailleurs comment cette eau – virilement déversée par une cohorte d'hommes dans une image au ralenti – en vient même à ressembler, cadrée de très près, à une autre de nos richesses naturelles: les chutes d'eau qui actionnent les turbines de l'Hydro.

Chaque goutte est donc déjà investie – grâce aux cadrages, au montage – d'une

FRANCIS LEGAULT

LE GOÛT D'UN PAYS

CANADA, 2016, 102 MIN.

incontestable charge affective. On poursuivra l'entreprise grâce aux propos que tiendront par la suite les différents intervenants. L'historien Daniel Turcotte (le seul, d'ailleurs, rendant aux Amérindiens ce qui leur appartient) parlera de ce procédé « magique » qui transforme l'eau en sirop. Et Fred étoffera: « Y a quelque chose de l'alchimie là-dedans, parce que tu pars de l'eau, d'une affaire sans valeur, qui coule dans les érables, pis tu bouilles, pis tu bouilles, pis tu bouilles des heures, pis au bout d'la champlure, c'qui sort, c'est de l'or. » Par notre seule *maestria*, ces « diamants » se transforment en « or ». Il ne restait plus qu'à raccorder l'image du coureur et du patriarche, rêvassant devant l'âtre, sur un coucher de soleil aurifère, occupant dans le cadre le même espace.

Cet or est d'autant plus précieux qu'il est ardu à extraire. Inscrivant sa fabrication dans un schéma actantiel, nous retrouverions nos hommes (sujets) désirant transformer l'eau en or (objet) armés de leur hardiesse et de leur patience (adjuvant) et devant vaincre la nature elle-même (principal opposant de l'histoire). Car il arrive à celle-ci de se transformer en adversaire coriace et impitoyable. Hermine et Gaétan, vieux couple d'acériculteurs, se rappellent avec émotion les « Plâââââh... » que faisaient leurs érables en tombant lors de la crise du verglas. Le désarroi du vieillard tire les larmes. Les arbres sont ses amis. Il ne restait plus qu'à le prouver en les cadrant astucieusement comme s'ils avaient eux-mêmes une forme humaine que la vilaine intempérie aurait tordue et impunément privée de ses membres. Savante et touchante personnification. Les accents mélodramatiques du piano qui percent ses souvenirs finissent par nous faire craquer.

Et nous nous effondrons nous aussi. «Ça m'a touché beaucoup», s'épanchera Gaétan entre deux sanglots. Et le raccord sur un Vigneault lointain et pensif fera communier les âmes.

Travail, patience, humilité... et désintéressement (pour l'argent). Voilà qui nous ressemble (rassemble?) tant. Complétant le schéma, nous pourrions dire que «ce qui pousse» nos sujets dans leur quête (le destinataire), ce n'est pas l'argent (forcément sale), mais la passion. Jamais l'argent ne sera la motivation de ce labeur. Roméo Bouchard, fondateur de l'Union paysanne, l'affirme ouvertement : «Y a 400 entailles... tu feras jamais d'argent avec ça.» Son fils Geronimo complète : «Faire les sucres comme on le fait là, c'est pas une activité justifiable économiquement.» Or, à l'instar du homard des Anglais de la côte (comme nous l'apprendra une chroniqueuse gastronomique que nous retrouverons plus tard), le sirop deviendra un «produit de luxe» qui sera prisé, nous instruit l'historien, par nul autre que le roi Louis XIV. Il y a de quoi, pour le «monde pauvre» que nous sommes, se sentir immensément riches. Ajoutant aux oxymores du poète – «les déracinés d'aucune terre», «les clochards nantis», «les demi-révoltés confortables» –, nous pourrions ajouter que nous sommes des «miséreux millionnaires». Nous sommes généreux et charitables. Nous ne comptons pas.

Car nous sommes d'humbles travailleurs prodiguant à tout venant dans la joie et l'allégresse le fruit de notre labeur, et ce, de génération en génération. L'hiver ne nous donne pas froid aux yeux. La preuve? Ce sera sur de festifs airs de *swing* que les Vermette – acériculteurs depuis quatre générations (on le répétera deux fois) – entailleront, dans l'implacable froidure, les 10 000 érables peuplant leur forêt. L'image sera, une fois de plus, confirmée par les propos. Roméo résume : «Le temps des sucres est devenu le symbole de cette identité-là, nordique [et] festive, qu'ont les Québécois, parce que c'est une fête le temps des sucres.» Vigneault valide, en

Nous sommes peut-être un peuple soumis, comme le rappelle Boucar Diouf, mais cette soumission n'est qu'un « excès de pacifisme ».

révélant que l'entaillage avec son voisin lui procure «beaucoup de plaisir». Et Vermette enfoncera le chalumeau en laissant laconiquement tomber que c'est une «passion». Malgré les embûches de la forêt, malgré la rudesse de l'hiver, malgré les intempéries, nous œuvrons dans la joie... et ensemble.

Notre extrême débonnairerie se cristallisera quand apparaîtra le destinataire de la quête, celui pour qui on besogne : la famille. Aucun chiffre ne sera curieusement offert par le documentaire. L'économie, ce n'est pas de nos affaires. Les proches sont plus importants que les poches. C'est ce dont nous convainc le segment présentant la famille Tessier, sucriers de fortune établis dans le Mile-End, sur une rue qui, si elle n'avait été coupée par le parc Jeanne-Mance, se nommerait sans doute Sainte-Famille. Tous les hivers, ils quittent leur 4½ cossu, non pour le Sud, mais pour les Cantons-de-l'Est où ils bouilliront dans le bonheur. Un des apôtres de Simon, le père de famille, dans une économe paronomase, évangélise : «Les sucres, c'est sacré!» Le papa confesse, pendant qu'on se gargarise de gin *bien de chez nous* : «Pour moi, les sucres, c'est pas en termes de quantité de sirop produit, c'est plutôt en termes de qualité d'ambiance.» En vérité, il le dit : «Le sirop qu'on fait a une trop grande valeur pour être vendu... je le partage avec ceux qui viennent le faire avec nous...» L'altruisme déborde, éclabousse les congénères. Nous travaillons non pour nous enrichir, mais pour enrichir nos relations.

Roméo boue avec son fils Geronimo, Hermine parle avec admiration de son mari Gaétan, Fred se souvient avec émotion de son mononc' Jean-Louis, même l'acériculteur professionnel Yves Vermette confie que, pendant les sucres, ses «chums» viennent l'aider. Au Québec, on s'entraide. Et le documentaire nous gratifie alors d'un

émouvant vidéoclip : pendant que Fred pince les cordes et que Vigneault éraille les «Gens de mon pays», de multiples couples s'aimant d'amour tendre, irradiés par de réconfortants rayons de soleil, défilent dans une suite d'images que le montage rapproche. Quand on fait du sirop, on aime se coller.

Il ne fallait ensuite qu'un saut pour passer de cette famille au village, puis du village au pays : «Les jeunes de Montréal et des régions éloignées au Québec partagent beaucoup plus de choses que l'on pense», lance l'activiste de la CLASSE depuis le tabouret de la binerie où son déjeuner refroidit. Pour joindre l'exemple à l'explication, on montrera que même les paysans peuvent s'amuser sur leurs cellulaires et on rapprochera l'intellectuel solitaire des vaillants ouvriers par un savoureux raccord thématique : du fin fond de la cambrousse au snack-bar *vintage*, nous sommes tous connectés par Internet et réunis autour de la sainte ostie de crêpe.

Unis, vraiment? Et l'«Autre», dans tout ça? Que serait un documentaire sur notre identité sans y convier l'Anglais? C'est l'occasion de raviver cette plaie jamais cicatrisée. Pour illustrer cette opposition, il n'y a qu'à passer de ces cabanes en bois rond gauchement gossées par nos ancêtres au salon épuré de la journaliste Lesley Chesterman. D'un côté, la bicoque «échevelée» (*dixit* Geronimo), de l'autre, les lignes horizontales et les murs immaculés. D'un côté, la grisaille et le *frette*, de l'autre, la lumière chaude et jaunâtre. D'un côté, les rondeurs rouillées des réservoirs métalliques, de l'autre les angles épurés de l'ordinateur domestique. Le chef Martin Picard le psalmodie : «On a tendance à se dénigrer naturellement, les Québécois.» Mais ce segment nous permet d'apprendre – par la bouche de l'Autre – qu'il ne faut pas avoir «honte» de notre côté broche à foin.

Après avoir été « méprisés » (dixit Vigneault), voilà qu'on reconnaît enfin notre valeur, voire nos valeurs. La chroniqueuse s'affaire à cuisiner sous nos yeux un *pudding* anglais « à la québécoise », nappant généreusement sa mie de sirop, imbibant son pain d'un peu de nous-mêmes. C'est nous qui touchons au cœur de l'autre (et non l'autre qui trifouille dans nos traditions, comme l'expliquera la psychologue interculturelle Rachida Azdouz). Et Lady Chesterman en ajoutera une couche: « Les Québécois sont comme les Irlandais, ce sont des gens qui sont très fiers de leur langue, de leur culture. [...] C'est l'*fun*, c'est *cool* d'aller à la cabane à sucre. » Elle confesse même, en enfournant, être « jalouse » des Québécois qui ont la chance d'être propriétaires d'une cabane à sucre. Il n'en fallait pas plus pour que notre orgueil gonfle à son tour.

Cependant, le sirop sera l'occasion de refaire notre procès, d'étaler nos bibittes au grand jour, de laver notre linge sale en famille. Nous sommes certes travailleurs, patients, humbles, désintéressés,

généreux... mais nous sommes aussi – disons-le – peureux, soumis, désorganisés. Mais qu'on se rassure, le documentaire retournera ces défauts comme un gant.

Nous sommes peut-être un peuple soumis, comme le rappelle Boucar Diouf, mais cette soumission n'est qu'un « excès de pacifisme »; nous ne sommes pas des êtres mous, nous sommes des êtres terriblement excessifs. Profitant d'une scène pendant laquelle Fred charrie ses *chaudières*, Vigneault ressuscitera l'imagerie du « porteur d'eau »: « Les Québécois ont été [...] traités comme des esclaves. » Ce qui permet à notre activiste, résumant le discours de la nouvelle droite populiste, d'épiloguer: « Pourquoi on ferait un pays... on n'est même pas capable de gérer nos affaires... on est un gang de tout croches. » Les images qui suivront démentiront, pour notre plus grand plaisir, ce jugement: *cut* sur des travailleurs qui, filmés par une fougueuse caméra à l'épaule, remplissent et charrient et versent et versent encore

et toujours les seaux remplis d'eau qui *splashe* généreusement dans la lentille, le tout sur une musique enlevante, rythmée par des percussions que sillonne un sympathique petit *riff* de guitare. On est peut-être un gang de tout croches, mais on a le cœur bien accroché à l'ouvrage.

Si on est soumis (pacifiques), méprisés (humbles) et tout croches (déterminés), on est aussi « peureux » (Vigneault). On n'est pas des peureux, rectifiera Turcotte, on n'aime pas l'autorité (nuance): « On [a] des problèmes avec l'autorité... et ça date du début de la colonie. [On] aime louvoyer. On ne veut pas la confrontation. » Nous voulons en faire à notre tête, sans nous soucier des *boss*. Si Vigneault répète qu'il faut « habiter le territoire pour en faire un pays », Simon, le père de famille, préférera se reclure dans sa forêt où « les règles, c'est [lui] qui les décide ». Exemple vivant de cet entêtement séculaire, cette famille, par la voix de la mère, raconte comment elle doit sensibiliser les enseignants (détenteurs du savoir) à leur projet de cabane. La jeune Adèle seconde: « Les profs sont toujours fâchés qu'on manque l'école pour aller faire les sucres. Ils seraient plus enclins à accepter qu'on parte en voyage en Afrique qu'on fasse les sucres... [On] dirait qu'ils ne comprennent pas vraiment. » Roméo statue: « Le monde en rangées dans les classes... c'est pas une façon normale d'apprendre. » Et la famille Vermette avouera qu'elle retirait, elle aussi, ti-cul de l'école pour faire les sucres. La cellule familiale, c'est plus important que l'autorité qui emprisonne.

Devant ce *Goût d'un pays* – beau et bon, drôle et émouvant, débordant de judicieuses informations, mais aussi dégoulinant de sentiments et d'idéologie –, il se peut que nous ne sachions plus sur quel pied gigner, terminant le visionnement avec un sourire béat étampé dans la face et une goutte d'eau perlant au coin de l'œil, rassasiés de cette image de nous-mêmes, mais avec un goût amer nous irritant le fond de la gorge. (L)

